
Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Contribution à l'étude du cannibalisme chez les Amérindiens

Gérard Lafleur

Number 109, 3e trimestre 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1043257ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1043257ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafleur, G. (1996). Contribution à l'étude du cannibalisme chez les Amérindiens. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (109), 3–20. <https://doi.org/10.7202/1043257ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Contribution à l'étude du cannibalisme chez les Amérindiens

par
Gérard Lafleur

LE CANNIBALISME CHEZ LES AMÉRINDIENS : FORME SUPRÊME DE SAUVAGERIE OU VALORISATION ULTIME DE L'HOMME ?

La période de commémoration de la « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb fut propice à la réflexion sur les différences entre les deux cultures radicalement différentes qui se rencontrèrent et l'expression « rencontre des deux mondes » qui fut abondamment utilisée avait l'intention de valoriser cet aspect en mettant en parallèle les deux civilisations. L'expression « découverte de l'Amérique » usitée précédemment, établissait une hiérarchie de fait entre les deux civilisations qui se rencontraient en niant les civilisations rencontrées dans le nouveau monde.

Les différents conférenciers s'attachèrent à démontrer les apports positifs et négatifs des uns et des autres, apport du manioc, de la connaissance des plantes, des méthodes de pêche, l'agriculture sur brûlis pour les uns¹, apport du fer et d'une technologie plus moderne pour les autres. Catastrophe écologique, maladies, guerres pour les plus pessimistes, redécouverte de l'Indien ou plutôt de l'Amérindien comme premier habitant des îles et de l'Amérique en général.

Un fait revenait invariablement dans notre région : la question concernait le cannibalisme des Caraïbes ; celui-ci était-il réel ou n'était-ce

1. L'agriculture sur brûlis se pratiquait dans toute la zone intertropicale que ce soit en Afrique, en Asie ou en Amérique, comme seule possibilité de mise en valeur du milieu. Mais on peut considérer que ce fut un apport des Amérindiens dans la société coloniale car les premiers colons qui purent survivre furent ceux qui avaient cotoyé les Amérindiens avant de se lancer dans l'agriculture. A titre de comparaison voir les débuts de la colonisation de Saint-Christophe et de la Martinique, îles dans lesquelles les premiers colons vécurent au début en compagnie des Caraïbes et la colonisation de la Guadeloupe qui débuta par une famine et une opposition et la guerre avec les Caraïbes.

qu'une légende colportée par les colonisateurs ? Lorsque l'authenticité des témoignages de diverses sources était acceptée, la réaction des interlocuteurs montrait que pour eux la « sauvagerie » était avérée comme elle le fut pour Christophe Colomb et ses successeurs devant la découverte de telles pratiques. Le fait que le cannibalisme recouvrait des pratiques religieuses qui procédaient d'une autre perception du monde, de valeurs morales autres, n'atténuait pas cette impression de sous-développement intellectuel.

L'un des leaders des descendants caraïbes de la Dominique, le chef actuel, Hillary Frédérick, niait avec violence, contre toute vraisemblance, cette réalité historique, rejetant sur des « intentions nuisibles » prêtées aux Européens les assertions et les descriptions du cannibalisme de ses ancêtres. Cette pratique religieuse n'avait donc pas été suffisamment analysée et comme pour les découvreurs, voyageurs et chroniqueurs des xv^e et xvi^e siècles, celle-ci était encore perçue comme une tâche indélébile et comme une marque d'infamie.

L'anachronisme de cette attitude est évident. Ce problème fut trop souvent jugé avec des conceptions du xx^e siècle et avec une vision de supériorité qui refuse de comprendre et d'accepter d'autres perceptions de la vie et de l'organisation du monde. Il va de soi qu'il n'est pas question de reprendre le débat entamé au xvi^e siècle, notamment par les humanistes français (Ronsard, Montaigne) qui opposaient le « bon sauvage » malgré leur cannibalisme aux visions plus contrastées des autres Européens, mais de replacer ce trait culturel particulier dans son contexte par la reprise des témoignages de l'époque. La comparaison entre les différentes appréciations concernant les « cannibales » par les auteurs européens a été traitée de façon quasi définitive par Philip P. Boucher dans le chapitre premier de son dernier ouvrage « *Cannibal encounters* ». ²

Lorsque les Européens entrèrent en contact avec les Amérindiens, ce n'était pas seulement deux modes de vie, deux technologies différentes, deux façons de se conduire, qui se rencontrèrent, ce furent également deux mondes mentaux, deux façons de concevoir l'univers, deux cosmogonies, deux logiques qui se rencontraient et qui ne pouvaient se comprendre. Les Européens avec leurs certitudes ne virent que la surface des choses et tentèrent, au mieux, de comprendre ce qu'ils voyaient avec leurs connaissances, leurs phantasmes qui plongeaient loin dans une Antiquité souvent mythique relayée par un Moyen-Age finissant. Lorsque cela choqua leurs tabous, ils rejetaient violemment les pratiquants dans un monde bestial et sauvage.

Ce fut le cas pour tous ceux qui pratiquaient un culte basé sur le sacrifice humain ; les Caraïbes d'abord, les Aztèques et Mayas ensuite, puis les divers peuples de la zone amazonienne. Toutefois, certaines peuplades ne pratiquaient pas (ou plus ?) le cannibalisme comme les Arawacks et ils furent opposés aux premiers. Or, ces peuples faisaient partie de la même aire culturelle et en comparant leurs rites on peut y voir les différents volets de pratiques qui procèdent d'une même croyance originelle tout en se demandant si ceux qui avaient abandonné l'anthropophagie l'avaient remplacée par des rites de substitution.

2. Philip P. Boucher, *Cannibal encounters: Europeans and Island Carib: 1492-1763.*, The John Hopkins University, Baltimore and London, 1992, 217 pages.

En ce qui concerne les Petites Antilles, le cannibalisme ou l'anthropophagie des Caraïbes n'est pas contestable. Le mot même de cannibale a été formé à partir, nous dit le « Robert », d'un mot caraïbe qui signifiait « hardi » et qui avait été pris par les Espagnols pour caractériser les peuplades qu'ils trouvèrent sur place avec de devenir un synonyme d'anthropophage.

Les témoignages concernant cette pratique sont multiples à commencer par celui de Christophe Colomb lui-même, de ses compagnons et ensuite de tous ceux qui ont fréquenté à un titre ou à un autre les Caraïbes jusqu'au XVII^e siècle.

Voyons d'abord ceux des premiers découvreurs à l'origine de cette réputation qui fut en même temps une justification à leur mise en esclavage (qui échoua complètement) et plus tard à leur extermination.

L'amiral, lorsqu'il toucha la Guadeloupe lors de son deuxième voyage, put constater de ses propres yeux la réalité du cannibalisme dont il avait entendu parler lors de son premier voyage. En Guadeloupe il entra en contact direct avec les Caraïbes et visita un village dans lequel il trouva des restes humains qui étaient manifestement les reliefs d'un repas rituel. Dans une cabane il vit « *des têtes d'hommes pendues çà et là ainsi que des tas d'ossements humains* »³

Dans sa lettre aux Rois Catholiques, datée de janvier 1494, il précisait : « *Je trouvai dans leurs maisons des paniers et de grands coffres remplis d'os humains et des têtes suspendues dans chacune des maisons...* ». Précédemment il avait noté : « *J'appris que toutes ces îles étaient aux cannibales et étaient peuplées de ces gens qui mangent les autres, ... On ne put appréhender et on ne put voir que peu de ces nombreux hommes qui s'enfuirent dans les bois. On ne put prendre que des femmes... Lesdites femmes me confièrent qu'elles avaient été amenées d'autres îles et selon moi les Caraïbes tenaient ces captives pour concubines ; elles me rapportèrent aussi avec force signes qu'ils avaient mangé leurs maris pour les unes et leurs fils et leurs frères pour les autres et qu'ils les obligeaient à les manger elles-mêmes. Je trouvai aussi quelques jeunes hommes qui avaient été également enlevés et à qui on avait coupé le membre ; j'opinaï que c'était par jalousie à cause des femmes mais ils ont coutume d'en user ainsi pour qu'ils engraisent comme on le fait en Castille pour les chapons que l'on mange les jours de fête ; ils ne tuent jamais les femmes...* ».⁴

On trouve ici des traits qui seront repris par de multiples narrateurs jusqu'au XVII^e siècle, témoins oculaires ou non des faits, et par les chroniqueurs qui prendront la suite.

Le cannibalisme était donc avéré, et le fait qu'il ne concernait que les hommes aussi, les femmes n'étant pas mangées et conservées comme concubines ou comme femmes, elles intégraient le groupe caraïbe qui les avait fait prisonnières.

Le fait que les Caraïbes pratiquaient l'anthropophagie fut repris immédiatement en Europe et frappa les imaginations. Il suffit de lire le récit

3. Alain Yacou, *Christophe Colomb et la découverte de la Guadeloupe*, Editions caribéennes, 1992, p. 186.

4. Alain Yacou et Jacques Adélaïde-Merlande (sous la direction de), *La découverte et la conquête de la Guadeloupe*, pp. 88-89, traduction par Alain Yacou.

qui en est fait par Syllacius⁵ en 1494. Il retranscrivait des lettres qui lui avaient été envoyées par un noble espagnol, Guillelmo Coma, lesquelles décrivaient les récentes découvertes de Christophe Colomb, telles qu'elles avaient été connues à la suite du retour de la flotte d'Antoine Torrès. L'auteur de la lettre se réfère au « témoignage oculaire de Pierre Marguerite, Espagnol de toute bonne foi, qui suivit l'amiral à l'Est, attiré par le désir de voir de nouvelles terres : plusieurs Indiens étaient embrochés pour satisfaire ce goût dépravé, et rôtis sur des charbons ardents ; de nombreux cadavres entassés pêle-mêle, dont la tête et les membres avaient été séparés. De cela ils ne se cachent point et même ils se flattent de manger de l'homme.... Parfois ils poussent plus loin, jusqu'à un millier de milles pour leur carnage. Il est d'usage que les enfants soient captifs, les jeunes hommes esclaves et castrés pour être engraisés comme des chapons : les maigres et les minces leur donnant plus de peine à engraisser, comme les moutons. Une fois gras et dodus, on les dévore à belles dents. Quant aux femmes enlevées, elles sont données comme servantes, à leurs épouses ou servent de concubines. Si des enfants naissent de ces femmes, ils dévorent leurs progénitures.... ».⁶

On voit bien ici l'orientation prise en Europe. Cette anthropophagie est immédiatement utilisée comme un indice certain de sauvagerie et l'on se rend compte également de l'approximation des récits dans lesquels, les phantasmes ont autant de place que la réalité des faits. La complexité des cérémonies entourant le sacrifice est ici gommée et sans doute ignorée et pour frapper le lecteur, on n'hésite pas à imaginer des détails choquants, comme les corps embrochés comme des moutons. Il ne faut pas oublier que c'était un récit de troisième main.

Nous ne reviendrons pas sur les témoignages multiples des chroniqueurs concernant la réalité des faits pour les Caraïbes insulaires. Le lecteur peut se reporter pour cela, à l'article de Henri Petitjean-Roget intitulé *L'anthropophagie des Caraïbes insulaires : mythe ou réalité ?* in *La découverte de la Guadeloupe* pp. 271-279.⁷

On peut donc retenir que les guerriers vainqueurs mangeaient un autre guerrier vaincu avec d'autant plus de satisfaction quand l'ennemi s'était battu avec vaillance. Les femmes, n'étant jamais mangées ainsi que les filles qui étaient conservées en vie, toutes s'intégrant au groupe caraïbe qui les avait fait prisonnières.

Le R. P. Raymond Breton qui les fréquenta et qui vécut avec ceux de la Dominique se fait l'écho de ces pratiques qui avaient tendance à se

5. « Nicolas Syllacius est né à Messine en Sicile vers le milieu du xv^e siècle. Docteur en lettres et docteur en médecine de l'université de Pavie, c'est en 1494, alors qu'il était lecteur de philosophie à l'université de Pavie qu'il reçut d'un noble espagnol, qu'il avait connu en Espagne, Guillelmo Coma, une lettre en espagnol décrivant les récentes découvertes de Colomb... »

Syllacius traduisit immédiatement cette lettre en latin et la publia sous le titre *De insulis meridiani atque indici maris nuper inventis*, à la fin de 1494 ou au début de 1495... » Docteur Marcel Chatillon, in *L'acte de baptême de la Guadeloupe – Le récit de Syllacius*, in *Bulletin de la société d'histoire de la Guadeloupe*, n° 39, 1^{er} trimestre 1979, pp. 4-5.

6. M. Chatillon : « *L'acte de baptême de la Guadeloupe – Le récit de Syllacius* », in *Bulletin de la société d'histoire de la Guadeloupe*, n° 39, 1^{er} trimestre 1979, pp. 10-11.

7. Alain Yacou et Jacques Adélaïde-Merlande (sous la direction de...), *La découverte et la conquête de la Guadeloupe*, Editions Karthala, Paris et C.E.R.C. Université Antilles-Guyane, 1993.

faire plus discrètes mais qui étaient encore en usage parmi ceux qu'il fréquenta dans les années 1640-1650. « Ils ont une haine implacable contre les Allouaques qui sont de certains peuples de terre ferme, et autres alliés aux Allouaques qui habitent l'île de la Trinité ou dans les rivières de la terre ferme où il y a des nations innombrables. Nos sauvages surprennent quelquefois quelques Allouaques et en tuent quelques-uns, en font d'autres prisonniers, dont ils mangent les mâles et font esclaves les femmes... » ce qui est habituel mais ils ajoutaient à l'inverse de ce qui était dit par la plupart de ses contemporains : « ..Les Allouaques leur rendent bien leur charge et les attrapent souvent et ne leur font pas plus doux traitement... ». Il faut dire que son témoignage est tardif et qu'il eut tendance à défendre ses amis les Caraïbes qui l'avaient reçu chez eux.

Il se fait aussi l'écho d'une anecdote qui était répandue dans les îles et qui expliquait pourquoi ils ne mangeaient jamais de blancs : « Devant que les François et les Anglois vinsent en ces Iles, ils harcelaient les Espagnols deçà et delà, particulièrement à l'île de Saint-Jean de Portorico,... Un de ceux de la Dominique contoit au P. Raymond qu'y étans allé faire une descente, ils prirent quantité de nègres et massacrèrent cinq de nos Pères qu'ils firent boucaner pour manger, mais qu'ils leur avoient suscité un tel contre-cœur qu'ils n'osèrent jamais y toucher. Et cestuy-ci avoit été de la partie, comme il asseuroit. Depuis quelque temps, ils s'abstiennent de manger de la chair de Chrestiens.... ». ⁸ On peut sans doute y voir l'influence de leurs contacts avec les chrétiens et le caractère sacré attaché aux prêtres par leurs interlocuteurs. D'autre part, ils étaient déjà en position de faiblesse et le meurtre d'un blanc et à plus forte raison son exécution rituelle amenait de représailles importantes.

L'exécution du prisonnier diffère un peu de ce qui se faisait au Brésil, mais le témoignage du R. P. Raymond Breton se situe un siècle après ceux du Brésil, et il reste très succinct. Le sacrifice se fait en présence de l'ensemble du groupe et « chacun en emporte un morceau qu'il mange avec sa famille en grande solennité ». La différence vient du fait qu'ils lient le prisonnier dans un hamac et le font jeûner longtemps avant de l'exécuter. ⁹

Le témoignage du Révérend Père Labat, quant à lui, semble contradictoire. Il faut dire que celui-ci est tardif et il put observer les Caraïbes à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle. A ce moment, les Caraïbes étaient déjà très fortement acculturés et surtout très affaiblis par leurs contacts avec les Européens. D'une part, il réfute les accusations d'anthropophagie pour « les Sauvages de nos Isles » et le fait qu'ils « aillent en guerre exprès pour faire des prisonniers, afin de s'en rassasier... » pour les opposer à d'autres qui le seraient tout en émettant des réserves : « Il est vrai que j'ai entendu dire à plusieurs de nos Flibustiers que vers l'Isthme de Darien, Bocca del Toro, l'Isle d'or, et quelques autres endroits de la côte, il y a des nations errantes que les Espagnols appellent *Indiens braves*, qui n'ont jamais voulu avoir commerce avec personne, qui mangent sans miséricorde tous ceux qui tombent entre leurs mains. Cela peut

8. R. P. Raymond Breton, *Relations de l'île de la Guadeloupe*, Tome I, Société d'Histoire de la Guadeloupe, Basse-Terre, 1978, pp. 76-77.

9. *Ibidem*, p. 78.

être vrai et peut être faux : car s'ils n'ont point de commerce avec personne, comment le peut-on sçavoir ? Et quand cela seroit vrai, qu'est-ce que cela prouveroit par rapport à nos Caraïbes des Isles si éloignées de ceux-là par la distance des lieux, et par leur manière de vivre. Pourquoi se ressembleroient-ils plutôt en ce point que dans les autres ? »

D'autre part, il se fait l'écho de récits qui circulaient dans les îles sur les débuts de la colonisation : « Je sçai encore, et il est très-vrai que dans les commencemens que les Français et les Anglois s'établirent aux îles il y eut plusieurs personnes des deux nations qui furent tués, boucanées et mangées par les Caraïbes. Mais c'était une action toute extraordinaire chez ces peuples : c'était la rage qui leur faisait commettre cet excès... ». ¹⁰ Pourtant, plus loin, il ajoutait : « Il est vrai que quand ils tuent quelqu'un, ils font boucaner ses membres et remplissent des calebasses de sa graisse, qu'ils emportent chez eux ; mais c'est comme un trophée et une marque de leur victoire et de leur valeur, à peu près de même que les Sauvages du Canada emportent les chevelures de leurs ennemis quand ils les ont tuez, et de leurs prisonniers, après qu'ils les ont faits mourir avec des cruautéz inouïes... ». Sans doute la volonté du bon père de montrer que les Caraïbes des îles n'étaient aussi « sauvages » que l'on voulait le faire croire et qu'ils étaient aptes à l'évangélisation par son ordre. ¹¹ Toujours très pragmatique, il concluait que la chair des Européens n'était pas appréciée des Indiens et fit même une comparaison, qu'il dit tenir de ses interlocuteurs indigènes entre le goût de la chair des différents Européens. Les nègres non plus, n'avaient pas à craindre d'être mangés. L'anonyme qui vécut avec eux, en 1618-1620, avant la prise de possession des îles par les Européens du nord, expliqua dans son ouvrage, qu'au retour des opérations de guerre les prisonniers étaient partagés entre les guerriers. Les femmes précisait-il ne sont jamais mangées, et « ... s'il y a des nègres, ils demeurent à ceux qui les a pris, qui les fait travailler au manioc et faire la cassave, et le vin, aussi ne craignent-ils point d'être mangés comme les *inibis*, mais seulement que leur maître ne meurt, car alors ils courent fortune d'être assommés, pour l'aller servir dans l'autre monde.... ». ¹²

Il ne s'agit donc pas, comme un courant de pensée américain le laissait entendre dans les années 1950, abandonné maintenant, d'une anthropophagie nécessitée par le besoin en protéines animales lesquelles étaient d'ailleurs fournies par la chasse et la pêche, activités dans lesquelles les Caraïbes excellaient.

La sélectivité des sacrifices, car cela se rapproche de sacrifices plus que de meurtres purs et simples, cérémonies sacrificielles dans lesquelles le sacrifié participait sciemment, indique que derrière ces actes, se profile

10. R. P. Jean-Baptiste Labat, *Voyage aux Isles*, Editions Phébus, 1993, p. 264.

11. On peut remarquer ici que les différentes appréciations sont influencées par les cultures internes propres aux différents ordres religieux. Dans notre zone géographique, les dominicains semblent avoir été plus indulgents envers ceux qui n'étaient pas catholiques (protestants, juifs et caraïbes) et plus ouverts à la discussion que d'autres ordres, notamment les jésuites qui n'acceptaient aucune nuance dans leurs controverses.

12. Anonyme : *Un flibustier français dans la mer des Antilles*, manuscrit inédit du XVII^e siècle publié par Jean-Pierre Moreau. 1987, p. 187. (Manuscrit de la bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, n° 590 (L. 595).)

une religiosité qui a échappé à la plupart des contemporains qui n'étaient pas aptes à y porter attention ou ayant une suffisante largeur d'esprit pour tenter, non peut-être de la comprendre, mais de l'expliquer.

S'il ne s'agissait que d'anthropophagie, on ne trouverait pas la permanence dans la façon de procéder, depuis la capture des prisonniers jusqu'à la mort de ceux-ci dans des conditions particulières, sur les deux siècles pendant lesquels les observations purent s'exercer et tous les humains auraient été sacrifiés quelques aient été leurs origines.

Nos Caraïbes étaient issus de la zone amazonienne, et émigrèrent vers le nord et les observations qui ont été rapportées et qui nous sont les plus accessibles eurent lieu d'une part à l'époque de l'arrivée de Christophe Colomb dans les îles et notamment à partir de son deuxième voyage et plus tard au début du XVII^e siècle. Par contre, d'autres observations identiques donnèrent lieu à des écrits au XVI^e siècle, dans le sud de la même zone, et notamment dans la baie de Rio de Janeiro, lors de l'expédition française de Nicolas Durand de Villegagnon au Brésil (1555-1560).

Ces sources sont intéressantes car elles proviennent de personnes qui ont vécu les mêmes expériences mais qui avaient des visions et des préoccupations religieuses et donc des projets d'organisation sociale différents car les uns étaient protestants et les autres catholiques.

L'une des sources majeures pour les francophones reste l'ouvrage d'André Thevet, ancien cordelier de l'ordre de Saint François, qui ne résida au Brésil que dix semaines, laps de temps au bout duquel, étant malade, il fut rapatrié. Il mit à profit ce séjour pour recueillir les récits des interprètes européens ou des Indiens. Son témoignage est toutefois fiable. Il fut repris abondamment par tous ceux qui traitèrent du Brésil français. D'autre part, ses allégations furent confirmées par d'autres et notamment le protestant Jean de Léry qui resta plus longtemps au Brésil et qui a vu ou participé à plusieurs cérémonies parmi les Amérindiens. Aussi bien l'un que l'autre nous font part de leurs observations concernant les mœurs des Amérindiens qui vivaient autour de Rio de Janeiro, les *Toioupinambaoult* (Tupinambas) et les *Margajas*. Toutefois, leurs appréciations furent différentes car marquées par leurs propres religions et par la cruauté des *guerres de religion* que connaissait la France à cette même époque. L'anthropophagie pouvait apparaître comme un fait moins grave à côté des « qualités » des « civilités » qu'ils pouvaient observer de la part de ces « sauvages ».

D'autres récits et témoignages soit en Hollandais (1557) « *Warhaftige historia* » de Hans Staden, un canonnier allemand et protestant employé par les Portugais et qui vécut plus de cinq ans au Brésil à partir de 1549, dont plus de la moitié prisonnier des Amérindiens,¹³ soit en Portugais : « *Historia da provincia Santa Cruz a que vulgarmente chamamos Brasil* »¹⁴ par Pero de Magalhaes de Gândavo (1576), vont dans le même sens. Le chapitre XII, du dernier ouvrage traite « De la mort que les Indiens inflig-

13. Hans Staden, 1557, *Warhaftige Historia und Beschreibung eyner Landtschaft der wilden, nacketen, grimmigen, Menschenfresser in der Neuen Welt Amerika gelegen*, Marburg : A. Kolbe. (cité par Benjamin Schmidt in « The Dutch discovery of America, NWIG, vol. 69, 1995, pp. 5-44.

14. Pero de Magalhaes de Gândavo, *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, traduit du portugais par Henri Ternaux. Préface de José Manuel Garcia. Editions Le Passeur, Nantes, 1995.

gent à leur prisonnier, et de leur cruauté envers eux. » et commence ainsi : « *Un des actes de ces Indiens qui répugnent le plus à la nature humaine et en quoi ils diffèrent davantage des autres hommes, ce sont les grandes cruautés qu'ils exercent sur toutes les personnes étrangères à leur tribu, dont ils peuvent se rendre maître. Car, non seulement ils leur font subir une mort cruelle dans le moment où ils sont le plus libres et le plus éloignés de toutes appréhension mais ils dévorent ensuite leur chair avec tant de barbarie, qu'ils surpassent en cela les animaux féroces qui sont nés sans avoir l'usage de la raison et sans éprouver de la pitié...* ». ¹⁵

D'après André Thevet, mais aussi Pero de Magalhaes de Gândavo, les prisonniers étaient ramenés dans le village du vainqueur et on lui laissait une quasi liberté qu'il ne mettait pas à profit pour s'enfuir. On lui donnait même une femme et quelquefois la fille de son vainqueur pour le temps qu'il lui restait à vivre. Pendant ces quelques lunes, il était nourri abondamment, « ... cependant il est traité des meilleures viandes que l'on pourra trouver, s'étudiant à l'engraisser comme un chapon en mue jusqu'au temps de le faire mourir... » ¹⁶.

Pero de Magalhaes de Gândavo décrit à peu près les mêmes rites : « Dès que les habitants du village apprennent qu'il arrive un captif, ils vont au-devant de lui à plus d'une demi-lieue et le reçoivent avec des injures et des insultes, au son de flûtes fabriquées avec les os des jambes d'autres ennemis qu'ils ont fait périr de la même manière. En arrivant au village, ils le promènent en triomphe d'un endroit à l'autre, et lui attachent au cou, une corde en coton, fait exprès pour cet usage, très forte à l'endroit qui l'entoure, et dont le nœud est si artistement fait qu'il ne peut être dénoué que par celui qui l'a arrangé.....On le met dans une maison et près de lui on tend un hamac ; aussitôt qu'il y est placé, les injures cessent et personne ne lui adresse plus une seule parole insultante. On lui donne pour femme une fille jeune, la plus belle, et la plus honorable du village ; elle est chargée de lui donner à manger et de le surveiller, de sorte qu'il ne peut aller nulle part sans qu'elle l'accompagne. Après l'avoir gardé ainsi un an ou pendant tout le temps qu'ils désirent, en le traitant très bien, ils se décident à le tuer... » ¹⁷

Le prisonnier considérait que le fait d'être mangé était un très grand honneur et il ne prenait aucun ombrage à la perspective de son sacrifice. « ... Ce prisonnier ayant été bien nourri, ils le feront mourir, estimant cela pour un grand honneur... ». Et plus loin A. Thevet s'étend sur l'état d'esprit des sacrifiés : « J'ai autrefois (pour le plaisir) devisé avec de tels prisonniers, hommes beaux et puissants, leur remontrant s'ils se souciaient autrement d'être ainsi massacrés comme du jour au lendemain ; à quoi me répondant en risée et moquerie : "Nos amis, disaient-ils, nous vengeront", et plusieurs autres propos, montrant une hardiesse et assurance grande. Si on leur parlait de les vouloir racheter d'entre les mains de leurs ennemis, ils prenaient tout en moquerie... » ¹⁸

15. *Idem*, Chapitre XII, p. 103.

16. André Thevet, *Les singularités de la France antarctique ; le Brésil des Cannibales au XVI^e siècle*, Editions La Découverte/Maspero, Paris, 1983. p. 86.

17. Pero de Magalhaes de Cândia, *Histoire de la province...*, *op. cit.* pp. 103-104.

18. André Thevet, « *Les singularités...*, *op. cit.* p. 87.

Les cérémonies du sacrifice répondaient à un rite très sophistiqué mis au point par des traditions anciennes : « ... pour la solennité de tel massacre, ils appelleront leurs amis plus lointains pour y assister et en manger leur part... A ce jour solennel, tous ceux qui y assistent se pareront de belles plumes de diverses couleurs ou se teindront tout le corps. Celui spécialement qui doit faire l'occision, se mettra au meilleur équipage qui lui sera possible, ayant son épée de bois (boutou) aussi richement étoffée de divers plumages. Et tant plus le prisonnier verra faire les préparatifs pour mourir, et plus il montrera de signes de joie. Il sera donc mené, bien lié et garrotté de cordes de coton, en la place publique, accompagné de dix ou douze mille sauvages du pays, ses ennemis, et là il sera assommé comme un pourceau après plusieurs cérémonies... ».

Pero de Magalhaes de Gândavo amène quelques détails supplémentaires quant à la préparation du sacrifice, comme le fait de préparer beaucoup de vaisselle neuve et de fabriquer du vin en abondance, évidemment en prévision de l'arrivée de nombreux invités.

« On bâtit ensuite au prisonnier une maison neuve, où il va demeurer. Le matin du jour où il doit mourir on l'en fait sortir avant le lever du soleil puis on le mène se baigner à la rivière, en chantant et en dansant. Quand il est de retour, on le conduit à la place du village : là on lui attache la corde autour de la ceinture, et deux ou trois Indiens s'emparent des deux bouts. On lui laisse les deux mains libres car ils aiment bien le voir se défendre.... ».¹⁹

Il ne s'agit donc pas d'une exécution pure et simple, mais tout un cérémonial entoure cet acte social qui est censé souder le groupe et renforcer la cohésion tout en intégrant les futurs guerriers dans une préparation psychologique à la guerre : « Aussitôt le corps étant mis en pièces, ils en prennent le sang et en lavent leurs petits enfants mâles pour les rendre plus hardis, comme ils disent, leur remontrant que quand ils seront venus à leur âge, ils fassent ainsi à leurs ennemis... ».

L'acte par lui-même était grave et celui qui était chargé d'exécuter le prisonnier ne participait pas au repas anthropophagique et jeûnait plusieurs jours. De plus, il ne touchait pas terre avant trois jours. « Or celui qui fait ledit massacre, aussitôt après se retire en sa maison et demeurera tout le jour sans manger ni boire en son lit ; et s'en abstiendra encore par certains jours, et il ne mettra pied à terre aussi de trois jours... ».²⁰ Puis il se pratiquait des incisions sur tout le corps : « ... Puis après il fera avec une petite scie, faite des dents d'une bête nommée *agoutin* (agouti), plusieurs incisions et fentes sur son corps, sa poitrine et autres parties, tellement qu'il apparaîtra tout déchiqueté.... ».²¹

Pero de Magalhaes de Gândavo confirmait ces faits : « L'Indien chargé de le tuer est toujours un des plus vaillants et des plus considérés du pays, et c'est une faveur et une marque de distinction que d'être choisi pour cet office. Celui-ci commence par se couvrir tout le corps de plumes de perroquets et d'autres oiseaux de diverses couleurs : accoutré de cette manière, il s'avance suivi d'un Indien qui porte son épée sur un grand

19. Pero de Magalhaes de Cândia, *Histoire de la province...*, op. cit. p. 103.

20. Pratique à rapprocher sans doute de « la couvade » lors de la naissance d'un enfant. Le père s'abstenait de toute activité.

21. André Thevet, *Les singularités...*, op. cit. Chapitre XVII, pp. 86-89.

plat. Elle est faite d'un bois très lourd et très dur, en forme de massue, et le bout ressemble un peu à une pelle... ».

Quand le tueur sent que le moment est venu, il lui porte un tel coup à la tête qu'il la lui fait éclater. A l'instant une vieille Indienne, qui se tient toute prête avec unealebasse à la main, accourt pour recevoir le sang et la cervelle. Aussitôt qu'il est mort, on le coupe en morceaux, et tous les chefs qui se trouvent là en emportent un pour régaler les gens de leur village. Ils font tout cuire et rôtir, et il n'en reste rien qui ne soit dévoré par les gens du pays....²²

Il confirme également l'attitude de l'exécuteur : « Mais l'exécuteur n'en mange pas, et se fait sacrifier par tout le corps ; et ils croient qu'il mourrait lui-même bientôt s'il ne se tirait pas du sang après avoir rempli son office.... ».

Toutefois, une remarque est ajoutée : « Ils font fumer un bras, une jambe ou quelque autre partie du corps du captif, et le gardent ainsi pendant plusieurs mois. Lorsqu'ils veulent la manger, ils célèbrent par les mêmes cérémonies le souvenir de leur vengeance... ».²³ Cela rappelle le témoignage des compagnons de Christophe Colomb quand ils débarquèrent à la Guadeloupe lors du second voyage.

Toute la vie sociale tournait donc autour du sacrifice humain comme nous pouvons le percevoir à travers les témoignages d'André Thevet et de Pero de Magalhaes de Gândavo. Il s'agissait d'un acte religieux et d'un acte éminemment social qui impliquait non seulement le guerrier mais l'ensemble du peuple qui le pratiquait. Peut-être la vengeance était-elle à l'origine de l'acte de sacrifice, mais pas seulement. Il s'agissait ici d'une véritable communion, d'un repas sacré pris par tous ceux qui constituaient le groupe, la tribu, le peuple.

Le Chapitre XV de l'ouvrage de Jean de Léry, intitulé : « *Comment les Américains traitent leurs prisonniers pris en guerre et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger* »,²⁴ reprend les termes du récit de Thevet mais en plus il raconte comment le prisonnier participait aux festivités qui précédaient son sacrifice. Quelques minutes avant son exécution, il harangait et excitait les guerriers proches en leur rappelant qu'il avait mangé lui-même des membres de la tribu qui le tenait prisonnier.

Le sacrifice était donc une manière de s'approprier la force vitale de l'ennemi, physiquement par la chair ingérée et par le sang répandu sur les enfants qui devaient ainsi se fortifier et devenir des guerriers puissants et intrépides.

Thevet note que ces pratiques étaient générales dans toute la zone amazonienne du nord au sud.²⁵

Bien que les tribus de la région de Rio de Janeiro se trouvaient assez loin dans le sud, il semble que des Caraïbes vivaient avec eux et faisaient fonction de prêtres ou de sorciers, montrant par là une parenté religieuse et culturelle : «il faut savoir qu'ils ont entre eux certains faux prophètes

22. Pero de Magalhaes de Cândia, *Histoire de la province...*, op. cit. pp. 105-106.

23. Pero de Magalhaes de Cândia, *Histoire de la province...*, op. cit. pp. 105-106.

24. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, 1557, (édition de 1580)* : Ed. de Franck Lestringant, 1992, Max Chaleil, éditeur. Chapitre XV. pp. 143-150.

25. André Thevet, *Les singularités de la France antarctique ; le Brésil des Cannibales au XVI^e siècle*, Editions La Découverte/Maspero, Paris, 1983. p. 88.

qu'ils nomment Caraïbes, lesquels allant et venant de village en village, comme les porteurs de Rogatons en la Papauté, leur font accroire que communiquant avec les esprits ils peuvent non seulement par ce moyen donner force à qui il leur plaît, pour vaincre et surmonter leurs ennemis, quand on va à la guerre, mais aussi que ce sont eux qui font croître les grosses racines et les fruits.... ».²⁶

A des époques bien déterminées, d'après Jean de Léry, ces Caraïbes qui faisaient fonction de prêtres, réunissaient un grand nombre de personnes, les hommes mis à part, dans un grand carbet, participaient à un culte alors que les femmes et les enfants étaient éloignés et enfermés dans un autre carbet. Il dit y avoir assisté par hasard alors qu'il passait dans un village.²⁷

Les spécialistes des peuples amérindiens qui étudièrent ces populations avant le choc de l'invasion, ont remarqué que l'homme en sacrifice était un trait culturel en relation avec une zone bien définie dont le bassin caribéen était le centre.

Chez les Mayas comme chez les Aztèques, ce sacrifice avait pris une forme plus institutionnalisée laquelle a été largement décrite par les premiers Espagnols.

L'art Maya et ce qu'il en reste, donne de nombreux exemples de ces sacrifices pour ceux qui veulent bien les observer. Selon Linda Schele et Mary Ellen Miller, sur les monuments découverts dans les premières décades du siècle, à Yaxchilan et Piedras Negras, on peut noter la préoccupation des Mayas pour la guerre et les offrandes de sang. A Piedras Negras, près de la moitié des monuments montre des guerriers, la plupart avec des captifs mais un seul sacrifice de victimes. A Yaxchilan, presque tous les linteaux sont sculptés de scènes de guerres pour la capture de prisonniers.²⁸

Dans le même ouvrage les auteurs citent des témoignages des premiers chefs religieux du Yucatan, comme le premier évêque de cette province, Diego de Landa qui observa les mœurs des peuples de langue Maya. L'offrande du sang humain était d'après lui la base de leurs institutions, de leurs règles de vie, de la mythologie de l'ordre du monde et des rituels publics de toutes sortes. Les Mayas exprimaient leur piété par l'offrande de sang à un ancêtre ou à un dieu en offrant son propre sang par auto-mutilation. Le sang était le mortier de la vie rituelle depuis les tous débuts de l'époque préclassique jusqu'à l'arrivée des Espagnols, lesquels étant choqués par de telles pratiques, les découragèrent en les traitant d'idolâtres.

Pour les rois, chaque étape de la vie, chaque événement politique ou religieux d'importance, chaque période significative, nécessitait la sanctification par l'offrande du sang.

26. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, 1557, (édition de 1580)* : Ed. de Franck Lestringant, 1992, Max Chaleil, éditeur. Chapitre XVI. p. 155.

27. *Idem*, p. 158.

28. Linda Schele and Mary Ellen Miller, *The blood of kings : Dynasty and ritual in Maya Art*, George Braziller, Inc. New-York, in association with the Kimbell art Museum, Fort Worth. p. 22.

Quand des bâtiments étaient bénis, les semences plantées, la naissance des enfants, le mariage ou l'enterrement, le sang était donné pour exprimer la piété et appeler l'attention des dieux.²⁹

L'empire Aztèque, quant à lui, mêla les différents aspects de civilisations, intégrant des aspects anciens, il créa une idéologie intégrant la religion, l'économie et un système social dans une machine de guerre impérialiste.

Le sacrifice humain était au centre de ce système et l'explication qui en est donnée peut éclairer une croyance qui est valable pour l'ensemble de la zone méso-américaine.

Le dieu pré-impérial Huitzilopchtli devint une divinité locale. Dans la période impériale il fut identifié à Tezcatlipoca et Tonatiuh, le guerrier soleil. Huitzilopchtli prit le rôle et les aspects de Tezcatlipoca comme le « jeune » soleil du printemps et de l'été et comme le soleil guerrier (Tonatiuh) qui se battait dans son chemin à travers le ciel tous les jours.

Pour le fortifier dans son combat journalier et empêcher son inévitable destruction par les forces de la nuit, Tezcatlipoca / Tonatiuh avait besoin de la précieuse source d'énergie vitale : le sang humain.

Cet élaboration d'un culte d'Etat et sa combinaison avec les plus anciennes croyances eut de claires ramifications avec le culte de la guerre et des sacrifices humains.

La guerre permettait de capturer des guerriers qui étaient ensuite sacrifiés pour fortifier le soleil l'aidant ainsi à survivre dans sa constante bataille pour la vie.³⁰

Les premiers religieux qui arrivèrent au Mexique furent horrifiés par ce qu'ils voyaient car non seulement cette pratique allait à l'encontre du cinquième commandement de Dieu mais elle se parait d'une justification religieuse et s'accompagnait d'anthropophagie. Il est vrai que la pratique sacrificielle prenait chez les Aztèques un relief particulier. Le sacrifice le plus couramment pratiqué s'effectuait par arrachement du cœur. La victime était en règle générale un captif de guerre placé dos à la pierre sacrificielle, une dalle d'un mètre de hauteur dressée verticalement. Le supplicié avait la tête renversée en arrière, touchant presque le sol, la poitrine tendue vers le ciel. Le prêtre sacrificateur lui ouvrait l'abdomen à la hauteur de l'épigastre à l'aide d'un couteau de silex tandis que quatre acolytes maintenaient fermement ses membres. Plongeant ensuite sa main dans les entrailles de la victime, le prêtre se saisissait du cœur, tranchait l'aorte, la veine cave et l'artère pulmonaire avec sa lame de silex et arrachait l'organe encore palpitant.

Les victimes pouvaient être très nombreuses. Ainsi, en l'année *8-acalt* 1847 du calendrier aztèque, au moins 20 000 captifs furent sacrifiés pour l'inauguration du Grand temple de Mexico.

Les Aztèques n'offraient pas des sacrifices pour rendre un culte à tel ou tel dieu ; les sacrifices avaient toujours le même destinataire : le Soleil,

29. Linda Schele and Mary Ellen Miller, *The blood of kings : Dynasty and ritual in Maya Art*, George Braziller, Inc. New-York, in association with the Kimbell art Museum, Fort Worth. pp. 175-176.

30. *Civilization in the Ancient Americas* Essays in Honor of Gordon R. Willey, University of New Mexico Press and Peabody Museum of Archeology and Ethnology. Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 1963.

Tonatiuh, c'est-à-dire l'énergie cosmique. Le principe du sacrifice humain est de transmuter la mort en vie. Il s'agit de capturer le principe vital qui se trouve en chaque être humain afin de le recycler au profit de la communauté des vivants. Il faut savoir que les Aztèques avaient une conception entropique de l'énergie. Celle-ci était perçue comme stock non comme source. Or toute quantité finie tend nécessairement à s'épuiser. Le monde était ainsi menacé à terme par l'usure des forces et les risques de déstabilisation. Seule parade imaginée, le sacrifice humain avait pour fonction de restaurer l'énergie cosmique. Le monde serait promis à la destruction si les hommes n'avaient pour office de régénérer perpétuellement les flux énergétiques de l'univers, dans une interminable fuite en avant qui prend l'allure de ces immolations pléthoriques.³¹

Cette conception de l'univers est très importante pour comprendre les actes et les croyances des Amérindiens de toute la zone méso-américaine. Lorsque les Caraïbes ou leurs voisins ingéraient leurs ennemis et notamment les guerriers les plus courageux, ils ne faisaient que renforcer leurs propres forces vitales par celles qu'ils prenaient des captifs.

Dans le même ordre d'idées, et plus proches de nous dans le temps, nous pouvons mieux comprendre l'endocannibalisme des Yanoami qui vivent dans la forêt amazonienne. Les rites funéraires procèdent sans doute de la même origine philosophique, de la même croyance dans le caractère fini et non renouvelable des forces vitales, qu'elles soient visibles ou invisibles.

Dans ces groupes qui vivent dans la forêt amazonienne aux confins des pays comme le Vénézuéla, le Brésil et les Guyanes, leur mode de vie est très semblable à celui des Caraïbes insulaires des XVI^e et XVII^e siècles. La guerre qui aboutit à la mort des guerriers vaincus, sans anthropophagie toutefois, le rapt des femmes qui sont épargnées et intégrées au groupe vainqueur alors que même les garçons sont exécutés les rattachent à une même culture.

Les rites qui succèdent à la mort des proches rappellent l'anthropophagie traditionnelle qui est toutefois intellectualisée. Les ossements du mort sont brûlés, réduits en cendres lesquelles sont ensuite mêlées à une purée de bananes qui est ingérée par les proches et notamment lorsqu'il s'agit d'un guerrier qui a été tué au combat, les autres guerriers du groupe, ingèrent une partie de cette mixture ce qui leur donne obligation de venger le mort en même temps que la force de le faire.

Encore ici, la force vitale de l'individu est réinvestie dans les corps et les esprits des participants au repas funéraire.³²

On peut peut-être rapprocher ces coutumes à celles qui étaient signalées au XVI^e siècle par Pero de Magalhaes de Gândavo au sujet des Tapuyas : « Sur la rive orientale du Maranhao, vers le deuxième degré de latitude, habite une nation nommée Tapuyas,... Ces Tapuyas ne mangent pas la chair de leurs prisonniers ; ils sont au contraire les ennemis mortels de ceux qui ont cet usage, et ils les poursuivent avec fureur. Mais ils ont

31. Christian Duverger, *La conversion des Indiens de la Nouvelle Espagne*, Editions du Seuil, Paris, 1987. pp. 113-120.

32. Biocca Ettore, *YANOAMA, Récit d'une femme brésilienne enlevée par les Indiens*, Ed. Plon, Collection Terre Humaine, 1976. pp. 311-326 *Le sacrifice humain* et pp. 327-338 *Le Guerrier et la mort*.

une autre coutume contre nature plus affreuse, plus diabolique et plus digne d'exécration.

Quand l'un d'eux est tellement malade qu'il ne peut en revenir, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ou bien ses proches parents, le tuent de leurs propres mains, croyant lui témoigner ainsi plus de pitié qu'en le laissant se débattre avec le mort et se consumer lentement. Ce qui est pis encore, ils font cuire et rôtir sa chair et la mangent, disant qu'ils ne veulent pas qu'une chose aussi vile et aussi méprisante que la terre, dévore les chairs de celui qu'ils aiment, et que, puisqu'il est leur parent et qu'ils ont tant de raison de l'aimer, la sépulture la plus honorable qu'ils puissent lui donner, est leur propre corps, où ils le conserveront toujours... ».³³

Sans revenir aux débats des humanistes et des philosophes de l'Ancien régime qui aboutit à la hiérarchisation des « races » mot souvent utilisés pour désigner les « cultures », on peut peut-être se référer à l'Antiquité et aux religions dites « classiques » dans lesquelles des traces de sacrifices humains sont encore visibles.

Tout le monde a entendu parler des rites phéniciens et encore plus, à travers l'horreur suscitée par les témoignages romains, du sacrifice des enfants et notamment des premiers nés lors des guerres puniques et le siège de Carthage. Logique ultime des sociétés agraires offrant les prémices des récoltes aux dieux. Les sacrifices du premier né, dont on trouve maints souvenirs dans la Bible, faisaient partie des plus anciennes traditions cananéennes. Ce rite se maintint plus tardivement à Carthage qu'en aucune autre cité. Non seulement des nourrissons, mais des enfants plus âgés, étaient offerts en sacrifice « Molk » à Ba'al, dès qu'une circonstance dramatique obligeait les fidèles à renouer les liens qui les unissaient à la divinité.³⁴

On retrouve dans l'Ancien testament le passage du sacrifice humain à sa substitution par l'animal et notamment le bélier, dans le sacrifice d'Abraham.³⁵

Le sang et la chair, symbole de vie, symbole d'éternité, est également une croyance qui est largement répandue dans l'ancien monde et dans les religions les plus connues. Le christianisme n'échappe pas à cette croyance. Le sang véhicule de l'âme et principe de vie est évoqué dans les livres saints : « L'âme est toute chair, c'est mon sang ; son sang est son âme. C'est pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : Vous ne mangerez le sang d'aucune créature ; car l'âme de toute créature, c'est son sang : qui-conque en mangera sera retranché » (Lévitique, XVII, 14).

En versant son sang, le Christ a permis la rédemption du genre humain. Avant la crucifixion, Jésus déclara : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous-mêmes. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle : et je le ressusciterai au dernier jour ». (Evangile selon saint Jean 6, 53-54). Les premiers pères de l'Eglise durent s'opposer à « une interprétation trop littérale » de ce passage ou de celui de saint Marc sur le repas de la Cène – Jésus en tendant à ses disciples la coupe (de vin) dit :

33. Pero de Magalhaes de Gândavo, Histoire de la province de Santa Cruz... *op. cit.* pp. 109-110.

34. Madeleine Hours-Miédan, *Carthage*, Collection Que sais-je ? P.U.F. Paris, 1971.

35. Genèse 22 : 1 – 22 : 13.

« Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour plusieurs » (14,24) – car elle risquait d'encourager le retour à des pratiques païennes comme les sacrifices humains ou le cannibalisme rituel.³⁶

Toutefois, la transsubstantiation dans le catholicisme n'est-elle pas la forme la plus élaborée de ceux-ci ? Rappelons la signification de ce point du dogme : par les paroles du prêtre lors de la communion, dans le catholicisme, le pain et le vin se transforment réellement en chair et en sang de J.C. Cette croyance telle qu'elle se présente dans la transsubstantiation fut à l'origine d'un débat très vif et très violent avec les réformateurs de la Renaissance. A la suite de Luther, l'Eucharistie a été réformée dans la forme et non dans le fonds. La communion sous les deux espèces remplaça la communion sous forme d'hostie pour les fidèles, mais Bucer ainsi que Calvin, allèrent plus loin en refusant la présence réelle du corps et du sang de J.C. dans le pain et le vin. Cette explication, essentiellement intellectuelle, fut refusée par une partie du peuple qui les suivait et qui ne voulait pas accepter que la Cène ne soit qu'une simple commémoration du dernier repas du Christ. Aussi, alors que Calvin maintint son explication, avec les « sacramentaires », Bucer et Luther imaginèrent la Consubstantiation, c'est-à-dire que le pain et le vin se transforment en sang et en chair lors de l'Eucharistie, mais la substance du pain et du vin reste avec le sang et la chair qui disparaît lorsque la communion est terminée. Ainsi, le peuple y trouve son compte et cela évite l'idolâtrie, accusation des protestants envers les catholiques. L'hostie étant assimilée à une idole et dans les controverses entre les uns et les autres, l'accusation de cannibalisme (moral) fut souvent utilisée par les protestants envers les catholiques.

Cette façon d'appréhender les choses est visible dans les premiers ouvrages traitant du cannibalisme. Les témoins oculaires de ces pratiques religieuses, au-delà de leurs descriptions tentèrent de tirer des enseignements sur l'homme, sa religion et selon qu'ils fussent catholiques ou protestants, les appréciations différaient.³⁷

L'un des premiers ouvrages fut l'histoire (*Warhaftige historia*, 1557) de Hans Staden, un canonnier allemand au service des Portugais qui arriva en Amérique du Sud en 1549 et qui retourna en Europe cinq années plus tard ayant passé plus de la moitié de son temps comme prisonnier des Tupinambas du Brésil. Son récit a une forte orientation protestante et il attribue le fait qu'il n'ait pas été tué et mangé à ses relations personnelles avec Dieu à l'inverse de ses compagnons catholiques.³⁸

Cet aspect qui se veut édifiant se retrouve abondamment dans Jean de Léry. Le cannibalisme constaté lors de son expérience parmi les « sauvages mangeurs de chair humaine », lui permet de distinguer ceux qui

36. Eloïze Mozzani, *Le livre des superstitions : Mythes, croyances et légendes*, Ed. Robert Laffont, Paris, 1995. pp. 1586-1587.

37. Voir à ce sujet les articles de Franck Lestringant, Calvinistes et cannibales. Les écrits protestants sur le Brésil français (1555-1560), in *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, Tome CXXVI, janvier-février-mars, 1980, pp. 9-26, 1^{re} partie, et avril-mai-juin, 1980, pp. 167-192, 2^e partie.

38. Hans Staden, 1557, « Warhaftige Historia und Beschreibung eyner Landtschaft der wilden, nacketen, grimmigen, Menschenfresser in der Neuen Welt Amerika gelegen », Marburg : A, Kolbe. (cité par Benjamin Schmidt in « The Dutch discovery of America », NWIG, vol. 69, 1995, pp. 5-44.

connaissent et pratiquent la « vérité » et ceux qui sont « asservi(s) aux esprits malins et qui en jouent comme à la pelote... ». ³⁹ La comparaison sauvages/catholiques/cannibales s'est accentuée au fur et à mesure des six éditions successives qui parurent lors de son vivant de 1578 à 1611.

On peut donc se demander, si le cannibalisme, ou la croyance en une force vitale limitée, au-delà des polémiques, ne faisait pas partie d'un héritage universel au même titre que le déluge, récit que l'on retrouve dans la grande majorité des cultures à travers le monde et dans des peuples fort éloignés les uns des autres.

En ce qui concerne notre zone, nous pouvons tout d'abord distinguer ceux qui exécutaient leurs ennemis et les ingéraient pour se fortifier en quelque sorte des forces physiques de ceux-ci. Parmi ceux dont les rites ont été décrits, nous avons en tout premier lieu les Caraïbes, entrés en contact les premiers avec les troupes de Christophe Colomb et une grande partie des tribus qui couvraient toute la zone amazonienne, les Tofoupinambaoults et les Margajas de la région de Rio de Janeiro décrits par Jean de Léry qui les fréquenta en 1557 dans son ouvrage « Histoire d'un voyage fait en la Terre du Brésil » ⁴⁰, qui sont les Tupinambas d'André Thévet dont les mœurs ont été décrit dans « Les singularités de la France antarctique », publiée pour la première fois en 1557. ⁴¹

En second lieu, les peuples qui utilisaient le sang ou le cœur des jeunes hommes pour fortifier le soleil comme les Mayas ou les Aztèques.

Et enfin, ceux qui voulant conserver les forces vitales de leurs ancêtres, comme les Yanohami, ingéraient les ossements réduits en cendres mêlées à une purée de fruits.

Il ne faut oublier pas les peuples qui ne pratiquaient pas du tout l'anthropophagie comme les Arawacks bien que leur culture, leur langue et leurs mœurs furent très proches des Caraïbes.

Il ne s'agissait pas ici, de faire une étude générale sur un point particulier des dogmes, ni de prendre parti, de condamner ou de justifier une pratique culturelle, mais de la remettre dans une perspective universelle.

Cette pratique a poursuivi les Caraïbes et leurs descendants, justifiant leur élimination, non seulement culturelle mais aussi physique. Il est donc nécessaire que leurs descendants et ainsi que ceux qui constituent leur environnement humain dépassent cet aspect pour voir enfin toute la richesse de la culture et de l'héritage caraïbe qui ne peut pas se dissocier d'une perception plus large et originale du Monde, des mystères de sa création et de sa tentative originale d'explication. Par leur cannibalisme, les Caraïbes et les peuples qui le pratiquaient dans une forme plus ou moins intellectualisée participaient à une histoire universelle.

Pour conclure, je citerai l'Apologue de Las Casas : « *Ni l'anthropophagie, ni les sacrifices de victimes humaines à leurs dieux ne sont, dans le cas des Indiens, des crimes qui justifient la guerre qu'on leur fait ; d'abord parce que le nombre de ces sacrifices est infime, en second lieu parce-que cette*

39. Jean de Léry, *op. cit.* variante de 1611, p. 437.

40. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, 1557*, 1^{re} édition 1578 à Genève. Edition utilisée : réédition de 1580, Max Chaleil éditeur, 1992.

41. André Thévet, *Les singularités de la France antarctique*, 1^{re} édition 1557, réédition en 1983, Editions La Découverte, Paris.

anthropophagie et ces immolations sont une partie essentielle de leurs rites religieux...Le changement de religion, même lorsqu'il s'agit de se convertir à la religion véritable est chose qu'on ne doit pas prendre à la légère, ni d'aucune façon imposer par la force, car il n'est point d'affaire plus épineuse et plus importante pour l'homme que d'abandonner sa religion première même si elle comprend parmi ses rites le sacrifice de victimes humaines... »⁴²

BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME, *Un flibustier français dans la mer des Antilles en 1618/1620*. Manuscrit inédit du début du XVII^e siècle publié par Jean-Pierre Moreau. Paris, 1987.
- BIOCCA Ettore, *Yanoama : Récit d'une femme brésilienne enlevée par les Indiens*. Editions Plon, Paris, 1968.
- BOUCHER Philip P., *Cannibal encounters : Europeans and Island Carib -1492-1763*. The John Hopkins University Press, Baltimore and London, 1992.
- DUVERGER Christian, *La conversion des Indiens de la Nouvelle Espagne*, Editions du Seuil, Paris, 1987.
- JOSEPHY ALVIN M. Jr., *The Indian Heritage of America* Knopf Alfred A., New-York 1971 (Reprinted) 1st edition 1966).
- LÉRY Jean (de), *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, 1557*, Edition établie par Frank Lestringant, Max Chaleil éditeur, 1992, (Reprise de l'édition de 1580).
- PERO DE MAGALHAES DE GÂNDAVO, *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, traduit du portugais par Henri Ternaux, Préface de José Manuel Garcia, Editions Le Passeur, Nantes, 1995. (Titre original : *Historia da provincia Santa Cruz a que vulgarmente chamamos Brasil, 1574*).
- SCHELE Linda and MILLER Mary Ellen, *The blood of kings. Dynasty and ritual in Maya art*, George Braziller Inc, New-York in association with the Kimbell Art Museum Fort Worth.
- SCHMIDT Benjamin, « O fortunate land !, Karel Van Mander, a West Indies Landscape, and the Dutch discovery of America. » in *New West Indian Guide/Nieuwe West-Indische Gids*, vol. 69, n. 1 & 2, 1995, pp. 5-44.
- THEVET André, *Les singularités de la France antarctique : le Brésil des Cannibales au XVI^e siècle*, Editions La Découverte/Maspero, Paris, 1983. (1^{re} édition : 1557).

42. Angel Losada, *Bartolomé de Las Casas, défenseur des Indiens d'Amérique hispanique au 16^e siècle*, in *Le Courrier de l'UNESCO*, juin 1975, pp. 9-10.

- WILLEY Gordon R. (Essays in honor of) , *Civilization in the Ancient America*, University of New Mexico Press and Peabody Museum of Archeology and Ethnology, Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 1963.
- YACOU Alain et Adélaïde MERLANDE (sous la direction de) : *La découverte et la conquête de la Guadeloupe*, Editions C. E. R. C. (Université Antilles-Guyanes) et Karthala, Paris, 1993.